



Fabula / Les Colloques
Pour une littérature du care

Souci d'autrui, soin, écriture

Andrea Oberhuber et Alexandre Gefen



Pour citer cet article

Andrea Oberhuber et Alexandre Gefen , « Souci d'autrui, soin, écriture », *Fabula / Les colloques*, « Présentation. Pour une littérature du care », URL : <https://www.fabula.org/colloques/document8305.php>, article mis en ligne le 18 Juillet 2022, consulté le 23 Avril 2024

Souci d'autrui, soin, écriture

Andrea Oberhuber et Alexandre Gefen

Dans *Journal implicite* (2013), livre de souci de soi et de soin, Lydia Flem poursuit en mode photolittéraire sa réflexion, d'une part, sur l'héritage et le travail de deuil entrepris dans l'essai *Comment j'ai vidé la maison de mes parents* (2004), et d'autre part, sur la maladie du cancer l'ayant transformée en *Reine Alice* (2011). La démarche créative semble s'être imposée comme une nécessité, une manière de se ranger du côté de la (sur)vie :

Ces photographies sont nées d'une nécessité : créer un monde imaginaire pour reprendre pied dans la réalité, transformer la douleur en beauté, l'aléa en élan.

[...]

Assembler quelques objets à portée de main, trouvés au hasard d'une poche, d'un tiroir, sur le rebord d'une fenêtre, dans le désordre des jours et des lieux [...]. Mêler à cette « conversation des choses » des mots, des chiffres, des symboles. Non pas natures mortes, mais *still life*, tableaux vivants¹.

Relation(alité) et vulnérabilité dans la perspective du *care*

L'une des photographies de *Journal implicite* est particulièrement intéressante dans le contexte du *care* et de ses rapports à la préservation de la vie (pour faire écho au jeu de mots entre le genre pictural « nature morte » et son pendant anglais, « *still life* », ce qui sous-entend ici « *still alive* »), au « prendre soin » lié à des objets, à la mémoire et aux êtres humains. L'image révèle, en effet, un récit qui appartient au passé familial de l'auteure-photographe tout en actualisant une période de l'Histoire du XX^e siècle : on y voit un assemblage d'objets hétéroclites, à priori peu éloquents, trouvés dans une boîte entreposée dans l'un des tiroirs du secrétaire de la mère de l'artiste. Prise en 2013, cette photographie est insérée dans la partie intermédiaire de l'album, intitulée « Pitchipoï² & Cousu main » et consacrée, sous forme d'une

¹ Lydia Flem, *Journal implicite*, Paris, Éditions de la Martinière, 2013, n. p.

² « En langage codé, Pitchipoï désignait la destination inquiétante et mystérieuse des convois de déportés, quelque part à l'est de l'Europe, souvent Auschwitz-Birkenau » (Lydia Flem, *Journal implicite*, *op. cit.*, n. p.).

« Suite photographique à *Comment j'ai vidé la maison de mes parents* », à « la Shoah vue par les yeux d'un enfant³ ». Parmi les menus objets quotidiens – trombones, plumes d'écriture, bouts de papier gris, coquillage, attaches parisiennes, étui à plumes, etc. –, on perçoit un insigne de la Croix-Rouge. C'est cet objet, symbole du soin médical ou infirmier, qui est associé à un souvenir maternel, comme l'explique Lydia Flem⁴. Sa mère lui avait raconté que la veille de son arrestation et de sa déportation, elle avait ramassé à Grenoble et gardé dans sa poche un insigne de la Croix-Rouge, que celui-ci lui avait permis d'affirmer qu'elle était infirmière, en arrivant à Auschwitz, que ça lui avait sauvé la vie⁵.

Le titre de la photographie qui mime l'esthétique du collage – *Et cetera* – indique, selon la locution latine (*et cetera desunt*), qu'il manque des choses dans l'agencement des objets déposés sur une surface blanche, qu'il manque peut-être un fragment de ce récit de guerre, un souvenir, une expérience non partageable entre la mère et la fille : comment survivre en temps de guerre. Symbole des soins médicaux et infirmiers, s'il en est un, l'épingle de la Croix-Rouge constitue le *punctum* pour quiconque s'interroge sur d'éventuels liens entre les objets et les mots (« dessous », « longtemps », « yeux », « éponge », « fébrile ») découpés d'un récit auquel on n'a pas accès sans connaître l'histoire de la mère. Le récit maternel fictionnalisé par la fille écrivaine contient sa propre « piqûre », sa « petite tache », « petite coupure », bref ce « détail⁶ » qui rend significative l'histoire « anecdotique » : grâce à une feinte comme dernier recours au moment de l'arrestation par la Gestapo le 10 juillet 1944 dans une ruelle de Grenoble, arrivée à Auschwitz, la résistante se déclare « infirmière ». Cette fiction de soi lui permet non seulement de survivre au camp, mais également d'être en relation avec les autres déporté.e.s, de leur prodiguer des soins matériels et affectifs. En s'inventant infirmière, la résistante construit le souci des autres *et* le soin dans un système concentrationnaire dont le but est de détruire le lien social, autrement dit d'anéantir toute relationalité humaine⁷. Elle y oppose la feinte, la fiction et la préservation de la vie.

³ La partie deux de *Journal implicite* est précédée de « L'atelier de la reine Alice » et suivie de « Le temps froissé ».

⁴ Les explications sont issues d'une correspondance entre Lydia Flem et Andrea Oberhuber, Bruxelles et Montréal, octobre 2021.

⁵ Dans *Comment j'ai vidé la maison de mes parents*, Paris, Seuil, 2004, p. 80, l'auteure rapporte la déportation de la mère ainsi que la manière de tirer (littéralement) son épingle du jeu : « Ma mère avait été déportée à Auschwitz du 11 août 1944 au 29 mai 1945. Elle avait 23 ans au moment de son arrestation à Grenoble le 10 juillet 1944. Une jeune recrue de la Résistance lui avait maladroitement donné rendez-vous dans une impasse ; torturé par la Gestapo, il avait lâché son contact, les Allemands attendaient ma mère à l'heure dite : "Tu es faite, ma petite". Elle avait tenu sous la torture le temps que sa mère et ses amis résistants puissent se cacher. Le hasard, le sang-froid, l'âge et la volonté de se battre pour vivre, c'est à ces éléments que ma mère attribuait sa survie à Auschwitz. Et à un détail extraordinaire. Le jour de son arrestation, elle portait dans sa poche un insigne de la Croix-Rouge qu'elle avait trouvé par terre la veille. Cet insigne lui sauva la vie, en lui permettant de se déclarer infirmière à son arrivée au camp ».

⁶ Ce sont autant de termes qu'utilise Roland Barthes dans *La chambre claire. Note sur la photographie* (Paris, Cahiers du cinéma, Gallimard et Seuil, 1980, p. 48-49) pour définir le *punctum* qu'il distingue clairement du *studium* d'une photographie.

Quels modèles relationnels, quels modèles de conduite humaine l'éthique du *care* propose-t-elle justement ? Comment lire des textes littéraires à l'aune de cette nouvelle éthique qui accorde une préséance à la relation(alité) et à la vulnérabilité⁸ par rapport à une pensée abstraite, juridique ? Mais il y a plus, comme on verra dans les études qui suivent : qu'apporte la prise en compte du concept parapluie « *care* » et des nombreuses notions corollaires qui ne sont pas autant de synonymes (la bienveillance, la sollicitude, la charité, le don et le sacrifice, le souci des autres et le *self-care*) à la relecture des œuvres anciennes – celles du XIX^e siècle ou de la première moitié du XX^e siècle, par exemple, pour transposer dans le domaine littéraire cette question posée par Patricia Paperman et Sandra Laugier à propos de l'éthique et de la politique du *care*⁹ ? Quelle relation l'écriture et le *care* peuvent-ils entretenir par-delà la méprise que face à tant de bons sentiments, il s'agirait d'une littérature « *feel good* » ? Une littérature du *care* se ferait-elle plus hospitalière à l'égard des « voix différentes », par exemple de sujets subalternes ou de groupes historiquement minorisés¹⁰ que l'on entend effectivement moins dans nos sociétés dites démocratiques ? Serait-elle plus à même de chercher à « voir le visible » dans des « réalités sociales invisibilisées¹¹ », de prioriser la réciprocité du souci d'autrui et l'horizontalité des relations humaines plutôt que la verticalité et des structures de pouvoir hégémoniales ? Dans quelle mesure et selon quelles conditions une littérature du *care* peut-elle proposer des « *models of care* / des modèles de *care* » à même les textes¹², quelles en sont les potentialités ? Ultime question : de quelle manière le « prendre soin » peut-il travailler l'écriture, et comment les écrivain.e.s négocient-ils.elles avec un *care* qui ne se situe pas forcément du côté des sentiments de la bienveillance ou du réconfort ?

⁷ Pour Hannah Arendt, dans sa conception d'un « monde commun », l'enfer, ce n'est pas les autres mais l'absence de lien avec les autres : aussi la « *Fürsorge* » (à la fois sollicitude et assistance), qui présuppose une *tension* vers l'autre, en établissant un rapport d'égalité et non de domination, s'inscrit dans le cadre plus global d'une pensée politique de « *Sorge um die Welt* » (souci du monde). Voir le chapitre « Le domaine public et le domaine privé » de son essai *Condition de l'homme moderne*, traduction Georges Fradier, Paris, Calmann-Lévy, 1961 [1958], p. 77-121. Cynthia Fleury, dans son tract *Le soin est un humanisme* (Paris, Gallimard, 2019), fait référence au « monde commun » d'Arendt et à l'importance du « visage de l'autre » comme « inspiration du sujet » d'Emmanuel Levinas.

⁸ Resignifiée dans une visée féministe de la pensée éthico-politique du *care* proposée par Sandra Boehringer et Estelle Ferrarese, la notion de vulnérabilité « ne peut être conçue qu'au pluriel, et envisagée comme un système. La vulnérabilité corporelle elle-même, loin d'être une vulnérabilité première, toujours déjà là, est coproduite avec toutes les autres » (Sandra Boehringer et Estelle Ferrarese, « Féminisme et vulnérabilité », *Cahiers du Genre*, no 58, 2015, p. 8 et p. 14).

⁹ Patricia Paperman et Sandra Laugier, « Préface à la nouvelle édition », dans Patricia Paperman et Sandra Laugier (dir.), *Le souci des autres : éthique et politique du care*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2011, p. 9-10.

¹⁰ C'est sur ce type de critères que Marjolaine Deschênes propose l'expression « littérature *care* » autant pour ce qui est de la « poétique des auteur.e.s que de celui de la critique littéraire », sans la réduire toutefois à un courant littéraire particulier (« Les ressources du récit chez Gilligan et Ricœur : peut-on penser une "littérature care" ? dans Sophie Bourgault et Julie Perreault (dir.), *Le care : éthique féministe actuelle*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2019, p. 222).

¹¹ Sandra Laugier, « L'éthique comme politique de l'ordinaire », *Multitudes*, vol. 2, nos 37-38, 2009, p. 86.

¹² Voir le dossier de revue dirigé par Dominique Héту, « Models of Care and Women's Writing/Modèles du *care* et écriture des femmes », *Studies in Canadian Literature/Études en littérature canadienne*, vol. 44, no 1, 2019.

La perspective du *care* est bien plus complexe en littérature et, de manière générale, en création (tous arts confondus), notamment contemporaines, qu'une affaire de représentation de figures qui prennent soin d'autrui. Contrairement à l'un des lieux communs persistants, le « prendre soin » n'est pas le propre ni des femmes (portées naturellement vers les « bons sentiments »), ni des personnages féminins. On ne peut toutefois ignorer qu'il existe, historiquement, des prérogatives féminines du soin prodigué au corps d'autrui : ceux des enfants, du mari, des personnes âgées ou malades, bref des êtres considérés les plus vulnérables d'une société. « Le *care* échappe, insiste Vanessa Nurock, aux structures binaires en les dépassant (que ces alternatives soient celles du genre féminin ou bien masculin, du théorique ou bien du pratique [...]), ce qui le rend peut-être aussi plus difficile à appréhender avec nos catégories traditionnelles qui s'inscrivent justement trop souvent dans ces partitions dichotomiques¹³ ». Si, dans nombre d'œuvres littéraires et artistiques des XIX^e, XX^e et XXI^e siècles, les Germinie Lacerteux (la domestique dans le roman éponyme), Françoise (la cuisinière dans *La Recherche du temps perdu*), Claire (la vieille fille-« sorcière » dans *Amour, Colère et Folie*), Louise (la nounou dans *Chanson douce*) et autres personnages féminins, ainsi qu'Anne et Laura (la fille et l'aide-soignante qui, dans le film *The Father*, s'occupent d'Anthony souffrant d'Alzheimer) semblent témoigner davantage d'une *caring attitude* que leurs homologues masculins¹⁴, c'est qu'écrivain.e.s et artistes leur assignent ces rôles de service ou de servitude¹⁵. Ce que l'on doit constater en revanche, sans tomber dans des généralisations essentialisantes, est l'assignation socialement construite des pratiques attentionnelles, comme l'ont démontré à tour de rôle Carol Gilligan¹⁶, Eva Kittay¹⁷, Fabienne Brugère¹⁸, Sandra Laugier¹⁹ Sophie Bourgault et Julie Perreault²⁰, entre autres. Si l'on se défait de ces construits historiques, ce que nous nous

¹³ Vanessa Nurock, « Avant-propos : Et si les poules avaient des dents ? », dans Vanessa Nurock (dir.), *Carol Gilligan et l'éthique du care*, Paris, PUF, 2010, p. 11.

¹⁴ La littérature et les arts regorgent toutefois de contre-exemples telles la malicieuse Céleste dans le *Journal d'une femme de chambre* (1900) d'Octave Mirbeau, l'empoisonneuse *Thérèse Desqueyroux* (1927) de Claude Mauriac, les *Bonnes* meurtrières, Claire et Solange, dans la pièce de Genet (1947) et l'infirmière maléfique Mildred dans la télé-série *Ratched* (2020), d'Evan Romansky. Tout comme le « prendre soin » quotidien d'un être aimé peut être représenté de manière ambivalente – entre sacrifice, épreuve affective et épuisement physique –, ainsi dans *Amour* (2013) de Michael Haneke, où le mari étouffe sa femme.

¹⁵ Voir Geneviève Fraisse, *Service ou servitude : essai sur les femmes toutes mains*, Paris, Seuil, 2021 [1979].

¹⁶ Carol Gilligan, *In a Different Voice. Psychological Theory and Women's Development*, Cambridge, Harvard University Press, 1982 et *idem*, « Une voix différente : un regard prospectif à partir du passé », dans Patricia Paperman et Sandra Laugier (dir.), *Le souci des autres : éthique et politique du care*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2011, p. 37-50.

¹⁷ Eva F. Kittay, *Love's Labor. Essays on Women, Equality, and Dependency*, New York, Routledge, 1999.

¹⁸ Fabienne Brugère, *Le sexe de la sollicitude*, Paris, Seuil, 2008.

¹⁹ Sandra Laugier, « *Care* et perception : l'éthique comme attention au particulier », dans Patricia Paperman et Sandra Laugier (dir.), *Le souci des autres : éthique et politique du care*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2011, p. 359-393 ; *Idem*, « L'éthique du *care* en trois subversions », *Multitudes*, n° 42, 2010, p. 112-125.

²⁰ Sophie Bourgault et Julie Perreault, « Le féminisme du *care*, d'hier à aujourd'hui », dans Sophie Bourgault et Julie Perreault (dir.), *Le care : éthique féministe actuelle*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2019, p. 9-25.

proposons de faire dans les réflexions menées dans le présent collectif, le *care* se manifeste dans les différents exemples des corpus littéraires abordés (qui appartiennent à diverses époques et littératures « nationales ») comme une pratique éthique qui tantôt perpétue d'anciens modèles ancillaires, tantôt les interroge de manière critique et les déplace. Cette attention aux besoins des autres « vaut comme souci de sujets relationnels » – souci de soi et souci des autres –, « les deux étant nécessaires au déploiement d'un bien qui doit prendre la forme d'un mieux-être ou d'un maintien dans l'être²¹ ». On se souvient alors que Berenice Fisher et Joan Tronto ont proposé en 1993 une définition du *care* plutôt large, mais surtout inclusive :

[...], nous suggérons que le *care* soit considéré comme une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre « monde », de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nous-mêmes et notre environnement, tous éléments que nous cherchons à relier en un réseau complexe, en soutien à la vie²².

Reprise de leur article « Toward a Feminist Theory of Care » (« Pour une théorie féministe du soin »), cette définition insiste sur le soin du monde, qu'il s'agit collectivement de préserver, sur « les interactions que les humains ont avec les autres », de même que sur l'idée que le « souci/soin » s'applique également aux « objets et à l'environnement²³ ». Afin que l'idéal philosophique du vivre-bien, c'est-à-dire par et pour des valeurs, puisse se réaliser en termes de relationalité, il convient d'intégrer au système de valeurs celles du souci de l'autre (*philia*), dans une approche symétrique, et du sens des responsabilités réciproques, propices à assurer et à maintenir le lien social²⁴.

Enjeux sociaux et littéraires

Si la littérature permet de rendre visible le travail du *care*, d'en décrire les acteurs et d'en dégager les enjeux, si elle permet de penser le *care*, cette notion permet inversement de réfléchir à nouveaux frais à la littérature. Sur un plan théorique, la question du *care* nous invite à voir la littérature comme une forme d'attention et de relation. Loin d'être seulement l'occupation solitaire de l'auteur.e dans sa tour

²¹ Fabienne Brugère, *L'éthique du « care »*, *op. cit.*, p. 37.

²² Dans *Un monde vulnérable. Pour une politique du care*, trad. Hervé Maury, Paris, La Découverte, 2009, p. 143, Joan Tronto reprend cette définition devenue entre-temps canonique, en la commentant en détail et en visant à généraliser la conception du *care* au-delà de la question du *genre* (en matière d'une morale différente entre les femmes et les hommes), point de départ de Gilligan.

²³ *Ibid.*, p. 144.

²⁴ Voir Fabienne Brugère, *L'éthique du « care »*, *op. cit.*, p. 3-4 et p. 35-40.

d'ivoire et des lecteurs dans son monde propre, les pratiques contemporaines sont souvent situées et contextualisées : ateliers d'écritures, résidences d'écrivain, invitations à des festivals font de l'écrivain.e ce que Dominique Viart a nommé un « partenaire d'élucidation²⁵ » mais aussi le médiateur intime des identités et des expériences : il est vu comme un soignant, un accompagnant dans les paroles des lecteurs ou le métadiscours commun sur la littérature, il est de plus en plus souvent interpellé dans les librairies, les salons ou les festivals. Que le lecteur écrive ou qu'il interroge directement l'auteur, c'est souvent moins au titre d'une interpellation abstraite que motivé par une demande d'aide, voire un appel au secours, dans une société contemporaine sécularisée et accélérée où bien des médiateurs traditionnels ont disparu. Tandis que les groupes de lecture fleurissent et que les communautés numériques de lecteurs se développent, la lecture devient une activité dont la dimension thérapeutique est soulignée sans même recourir à des pratiques organisées comme la bibliothérapie : tandis que le libraire devient un prescripteur de livres pour aller mieux et combler la souffrance, le groupe de lecture devient le lieu d'une entraide.

Contre la notion d'œuvre figée, le faire et le faire ensemble sont alors aussi importants que le résultat, la production artistique relevant d'une forme de vie ordinaire enrichie dans la lignée de la pensée pragmatiste de John Dewey. Elle s'accompagne d'une riche socialisation dont témoignent les politiques publiques inclusives de la création et de la lecture contemporaines, valorisant les savoirs propres des individus et des communautés dans leur capacité à produire des mondes habitables, comme des expérimentations littéraires originales : pensons, à l'interface exacte entre le *care* et le *care* littéraire, aux dispositifs de Mathieu Simonet, promouvant divers projets collaboratifs, dont une « autobiographie collective » consistant à faire circuler en hôpitaux des carnets des patients relatant leur adolescence²⁶. Ces pratiques ordinaires ou extraordinaires font résonner à leur manière l'empathie, l'écoute et l'attention qui sont au cœur du *care*. Elles invitent à considérer la littérature comme une forme d'action, réparatrice ou transformatrice, et rapprochent l'action de l'écriture et de la lecture d'une forme de soin, faisant de l'écrivain un travailleur du *care* à sa manière – continuité revendiquée par exemple par Gisèle Pineau, infirmière psychiatrique durant sa carrière et aidante au service de ses communautés et écrivaine. En dehors même de son créateur et de ses médiateurs, l'œuvre est investie d'une forme parfois magique d'agentivité sur les âmes et les corps : un dispositif d'aide, voire un médicament. Dans *Le Lambeau* (2018) de Philippe Lançon, récit du séjour à l'hôpital d'un homme blessé par

²⁵ Dominique Viart, « En lieu et place des sans-voix », dans « Ce que la littérature sait de l'autre », dossier coordonné par Alexandre Gefen, *Le Magazine littéraire*, no 526, novembre 2012, p. 78.

²⁶ Voir https://www.lemonde.fr/sciences/article/2014/12/08/mathieu-simonet-avocat-de-l-ecriture-a-l-hopital_4536801_1650684.html (page consultée le 28 juin 2022).

l'attentat de Charlie, l'œuvre de Proust est ainsi considérée comme participant autant de la réparation que la chirurgienne ou les infirmières qui accompagnent le narrateur. Contre l'idée d'une littérature conçue comme une représentation à distance, c'est donc toute une théorie littéraire recentrée sur l'agentivité de la littérature, comme puissance d'empathie et manière de réorienter l'attention vers la vie ordinaire, le temps long du soin, et de conférer de l'importance aux relations de proximité. On ne s'étonnera donc pas de l'importance des théories critiques recentrées sur la réception de l'œuvre et qui soulignent les liens psychiques créés par celle-ci, les interactions par les expériences de pensée et les imaginaires. Pensons aux interrogations nouvelles de Rita Felsky²⁷ sur la manière dont les personnages de fiction nous habitent et agissent, aux travaux sur les usages sociaux ou les innombrables études sur le lecteur transformé par le texte, aux réflexions récentes de Jean-Marie Schaeffer²⁸ nourries par la psychologie cognitive aux témoignages de lecture grand public ou aux propositions de passer « un été avec [Proust, Montaigne, Colette, etc.] » comme le propose France Culture depuis quelques années. Sur un plan historique, ce que le rapprochement avec les pratiques du *care* nous dit de la littérature, c'est donc la fin de son autotélie esthétique, qui valait dans des sociétés holistes et pesantes ? comme un schème de libération mais qui s'inverse dans une ambition au contraire relationnelle et éthique. La littérature contemporaine dénonce l'illusion de l'autonomie dans les sociétés complexes et mondialisées et vise à penser le rapport aux autres, y compris lorsqu'elle est conflictuelle. Elle veut produire un « vivre ensemble » par l'éducation morale sensible de chaque individu. Dire la vulnérabilité avec justesse, accéder à l'autre par l'empathie, performer le lien, créer des communautés et les lier par des récits, combler la distance que l'homme a creusée avec l'environnement et les autres vivants : néo-humaniste, la politique de la relation qui, promise par la littérature à l'heure des sociétés néo-libérales dont la solitude individualiste fluide est la norme, résonne ainsi fortement avec les valeurs promues par les éthiques du *care*.

Littérature du *care*, *care* littéraire

La plupart des contributions rassemblées ici sont issues du colloque « *Caring lit'/ Pour une littérature du care* », organisé du 25 au 27 octobre 2021 par Alexandre Gefen, Sandra Laugier et Andrea Oberhuber à l'université Paris 1 Panthéon Sorbonne. Afin de compléter ces analyses, menées souvent à partir de questions

²⁷ Rita Felski, *Hooked. Art and Attachment*, Chicago, University of Chicago Press, 2020.

²⁸ Jean-Marie Schaeffer, *Les troubles du récit. Pour une nouvelle approche des processus narratifs*, Vincennes, Thierry Marchaisse, 2020.

historiques, théoriques ou génériques précises ainsi que de cas de figure français, italien, québécois, francophones et chicana, nous avons sollicité un certain nombre de spécialistes du *care* en littérature dont les études s'ajoutent comme autant de pierres à la mosaïque composée de réflexions à la fois complémentaires et divergentes. Si, dans la première partie du titre du colloque, nous avons utilisé l'expression « *caring lit'* », bien implantée dans le domaine anglo-saxon²⁹, nous optons, dans le cadre de la publication, pour la mise en valeur de ce qui se veut un postulat – *Pour une littérature du care* –, puisque la dimension revendicatrice nous semble encore nécessaire dans la mesure où l'acceptation de nouvelles approches théoriques telle l'éthique du *care* se fait lentement, notamment dans le domaine des études littéraires d'expression française. Aussi la préposition « pour » traduit-elle le parti pris en faveur d'une pensée de la littérature, qu'elle soit francophone (au sens large) ou étrangère, en termes de *care* dans ses dimensions théoriques, pratiques (le travail du *care*, les tâches de soin) et affectives (le *care* émotionnel réhabilitant le « beau mot de "sollicitude" au nom d'un usage non sexué de la morale³⁰ »). Le spectre de cette pensée arrimée à des théories du *care* (qui, depuis la publication de *In a Different Voice* il y a précisément 40 ans, se sont diversifiées des deux côtés de l'Atlantique, notamment en sciences humaines et sociales) s'étend de la bienveillance au *self-care*, en passant par l'attention au détail, l'empathie et l'(inter)dépendance. Le but des études est d'examiner les manifestations d'un *care* littéraire comme 1^o thématique, certes, mais davantage comme 2^o moyen de décliner diverses figures au service d'autrui, qui prennent soin des autres, pour faire entendre, dans la foulée du postulat gilliganien, des voix différentes, de faire apparaître ce qui est là mais qu'on ne voit pas toujours, et 3^o comme formes d'écriture et d'énonciation qui peuvent témoigner d'une *caring attitude* (à l'égard d'autrui ou de l'environnement) ou, au contraire, l'interroger, voire la problématiser pour susciter une réflexion critique. Les contours d'une « littérature du *care* » se dessinent à travers les analyses menées sur des écrivains et écrivaines, tous plus différents les uns que les autres, mais que les outils de pensée et les regards critiques nouveaux permettent de rassembler en un portrait

²⁹ Rappelons que, dans la foulée de l'éthique du *care* pensée en 1982 par Carol Gilligan en termes de morale psychologique (contre celle juridique) dans *In a Different Voice*, *op. cit.* et, onze ans plus tard, par Joan Tronto dans *Moral Boundaries* (Londres, Routledge, 1993), il existe dans l'imaginaire anglo-saxon ce qu'on appelle une « *caring lit'(erature)* ». En témoignent les études d'Amelia DeFalco (*Imagining Care : Responsibility, Dependency, and Canadian Literature*, Toronto, University of Toronto Press, 2016) et de Dominique Héту (*Geographies of Care and Posthuman Relationality in North American Fiction by Women*, thèse de doctorat, Université de Montréal, 2016) qui, quant à elle, a travaillé sur un corpus à la fois anglophone et francophone. Les travaux philosophico-littéraires de Marjolaine Deschênes (*Identité narrative et temporalité chez Christian Bobin : l'écriture du care comme réplique poétique au désenchantement*, thèse de doctorat, Université de Montréal, 2011), ainsi que les numéros thématiques « *Poétiques et imaginaires du care* » (*Temps zéro*, no 12, hiver 2018) et « *The Care (Re)Turn in French and Francophone Studies* » (*Australian Journal of French Studies*, vol. 57, no 3, 2020), dirigés respectivement par Maïté Snauwaert et Dominique Héту pour le premier, et par Loïc Bourdeau, Natalie Edwards et Steven Wilson pour le second, sont à considérer comme pionniers dans les domaines français, québécois et francophones.

³⁰ Fabienne Brugère, *Le sexe de la sollicitude*, *op. cit.*, p. 8.

de groupe diversifié, transhistorique et pluriculturel : Giacomo Leopardi, Charles Baudelaire, Léon Bloy, Jean Giraudoux, Jean Giono, Charlotte Delbo, Varlam Chalamov, Annie Ernaux, Pat Mora, Louise Dupré, Lot Vekemans, Ouanessa Younsi, Sophie Calle, Leïla Slimani, Frédéric Pommier, Marie-Sabine Roger, Mathieu Riboulet, Melatu Uche Okorie, Josué Mufula Jive, Vincent Kulimushi, Lydia Flem, Anne Pauly, Stéphane Martelly et Valérie Lefebvre-Faucher.

Divisée en quatre parties (« Le *care* avant le *care* » ; « Travail de *care* et de deuil – médecine narrative » ; « Souci de l'autre, souci de soi et création » ; « Pe/anser les traumatismes, soigner le lien avec l'Autre ») et se terminant par une table ronde consacrée aux « Récits de fin de vie », avec Claire Fercak et Mathieu Simonet, ce collectif numérique s'intéresse au nœud où se croisent une littérature qui accueille des figures du *care* et des écritures qui, sans prétendre à une valeur « thérapeutique », donnent à lire une pluralité de pratiques attentionnelles, entre le XIX^e siècle et l'époque contemporaine. Les écrivain.e.s proposent des configurations fictionnelles du souci d'autrui (du modèle compassionnel à la résistance à certaines attentes d'un *care* exclusivement bienveillant et unilatéral, à une « vision appauvrie et stéréotypée du *care*³¹ », en passant par des formes de résilience, de deuil et d'auto-réflexivité critique), des modalités du « prendre soin » qui peuvent parfois nous surprendre, des questionnements sur ce que signifierait l'idéal démocratique d'une « *caring society*³² », et comment l'atteindre. Cet idéal ne concerne pas que les professionnel.le.s du soin (médecins, infirmières, aides-soignantes et autres auxiliaires de vie), mais vise à repenser collectivement les fondements du lien social entre les sujets humains, de même que leur manière d'habiter le monde.

³¹ Marie Garrau, « Le *care* entre dépendance et domination : l'intérêt de la théorie néorépublicaine pour penser une "*caring society*" », *Les ateliers de l'éthique/The Ethics Forum*, vol. 4, no 2, 2009, p. 26.

³² En l'absence de ce qu'elle appelle « une théorie politique du *care* à part entière », Marie Garrau, *loc. cit.*, p. 26-39 discute l'idée d'une « *caring society* » au-delà des modèles de domination et, surtout, des catégories de leur fabrication.

PLAN

- Relation(alité) et vulnérabilité dans la perspective du care
- Enjeux sociaux et littéraires
- Littérature du care, care littéraire

AUTEURS

Andrea Oberhuber

[Voir ses autres contributions](#)

Alexandre Gefen

[Voir ses autres contributions](#)